

# Le domaine de la *bruxaria* et le plenum : Étude de cas<sup>1</sup>

Miguel Montenegro

[Docteur en ethnologie par l'université Paris 7]

« Pourquoi l'entendre pénétrant dans toutes les dimensions essentielles de ce qui peut se découvrir en lui s'infiltrer-t-il toujours dans les possibilités ? Parce que l'entendre a en lui-même la structure existentielle que nous nommons la *projection*. [...] Le caractère projectif de l'entendre constitue l'être-au-monde en voyant l'ouverture de son là comme là d'un pouvoir-être. »

Martin Heidegger, *Être et Temps*, Gallimard, p. 190.

Le 30 septembre 1997, je me suis entretenu avec Dona Maria, une paysanne du Minho – le nord-ouest du Portugal – d'environ soixante-cinq ans, célibataire. Je menais une enquête de terrain sur ce que j'appelle, faute d'un nom plus approprié, le domaine de la *bruxaria*.

Je voudrais ici présenter et commenter cet entretien. En tant que fenêtre s'ouvrant sur un parcours thérapeutique, il présente deux particularités qui retiendront notre attention. D'une part, il survient à un moment où ce parcours se trouve suspendu : Dona Maria hésitait quant à la direction à prendre. Dans un tel moment, le champ de virtualités culturelles<sup>2</sup> et contextuelles dans lequel s'orientait son action devenait plus visible. D'autre part, Dona Maria a envisagé et utilisé l'entretien comme une opportunité pour redéfinir sa situation. Il est ainsi devenu un jalon supplémentaire dans son parcours thérapeutique.

---

<sup>1</sup> Cet article a été rédigé en 2003. Il devait paraître dans le n°6 de *Ethnopsy*, lequel n'a entre-temps pas vu le jour. Email de l'auteur : [monte.negro@clix.pt](mailto:monte.negro@clix.pt).

<sup>2</sup> Cette notion de « champ de virtualités culturelles », je l'emprunte à Robert Jaulin (*L'univers des totalitarismes*, Paris, Loris Talmart, 1995). Elle met en évidence le fait que tout acte culturel se définit comme un choix dans un champ de possibilités, lequel, loin de le déterminer de façon stricte, constitue la condition de la liberté inhérente à tout choix.

Il nous faudra cependant commencer par une très brève présentation du domaine de la *bruxaria*<sup>3</sup>.

Malgré les sombres dénominations de leur nom, les *bruxos* portugais – nom que l'on traduirait littéralement par « sorciers » – sont des thérapeutes. Leur nom est par ailleurs un grave problème pour quiconque décide d'écrire à leur sujet : Les bonnes manières nous inviteraient plutôt à n'utiliser que ce terme, juste mais morne, de « thérapeutes » ou à reprendre leurs auto-désignations et ne parler que de « médium » ou de « médium spirituel », appellations qu'ils ont, pour leur part, empruntées aux Spiritistes mais dont leurs clients ne se servent guère.

Cependant, on parle bien de *bruxos* lorsqu'on veut s'en distancer ou, tout au moins, lorsqu'on ne se réfère pas au *bruxo* ou, le plus souvent, à la *bruxa* qu'on est allé voir soi-même. Autrement, on utilisera des expressions convenablement vagues telles que « une dame », « un monsieur » ou « une de ces personnes ».

Bien que quelques *bruxos* soignent certaines *maladies de médecin*, ce sont les *maladies spirituelles* qui fondent leur spécificité<sup>4</sup>. Dans le système étiologico-thérapeutique de la *bruxaria*, les individus peuvent être classés en trois catégories selon leur degré de perméabilité au monde spirituel : les *esprits forts*, les *esprits faibles* et les *corps ouverts*. Alors que les premiers sont très peu vulnérables aux influences spirituelles, les deuxièmes ont une forte chance de tomber malades. La notion de *corps ouvert* désigne, quant à elle, la maladie spirituelle la plus grave et, souvent, irréversible. Dans ce dernier cas, la maladie est interprétée comme le signe d'un destin : celui du *bruxo* ou, le plus souvent, de la *bruxa*. Pourtant, il (ou elle) n'en deviendra un (ou une) qu'après avoir maîtrisé son extrême perméabilité au monde spirituel. Cette maîtrise passe en outre par son alliance avec l'esprit d'un mort en particulier qu'il (ou elle) appellera son *guide*.

Quant aux maladies spirituelles les plus fréquentes, elles se divisent elles aussi en trois catégories : l'*encosto* (litt. : « appui »), le *bruxedo* et le *mal d'envie* ou *mauvais œil* (terme moins utilisé aujourd'hui). L'*encosto* survient lorsque, comme le nom l'indique, l'esprit d'un mort « s'appuie » sur un vivant. On peut le concevoir comme

---

<sup>3</sup> Pour de plus amples informations sur le domaine de la *bruxaria* au Portugal voir Miguel Montenegro, *Le souci des morts*, Paris, L'Harmattan, 2005 (à paraître).

<sup>4</sup> Bien qu'en s'appuyant sur des compétences différentes, certains prêtres s'occupent aussi des *maladies spirituelles*. Ces activités sont cependant menées discrètement, en marge de la hiérarchie et de leurs attributions « officielles ».

une semi-possession car normalement l'esprit du mort « n'entre pas » dans l'individu (la possession « complète » est déjà un indice fort de *corps ouvert*). Il peut s'agir d'un bon ou d'un mauvais esprit : le premier essaye d'obtenir l'aide des vivants, alors que le deuxième est mû par des visées hostiles. Le *bruxedo*, que l'on pourrait traduire par sort ou envoûtement, est, lui, attribué à des actions rituelles accomplies par d'autres vivants avec l'intention de nuire ou d'influer sur le comportement de l'individu. Finalement, le *mal d'envie* est le résultat des sentiments envieux ou jaloux d'autres vivants, lesquels ne se rendent normalement pas compte de ce qu'ils provoquent.

La discontinuité de principe entre le quotidien et l'invisible se reflète dans la position socialement marginale qui est celle des *bruxos* et de leur monde. Cette *marginalité*, dont il ne faut pas s'offusquer, résulte de la « logique » même de la position charnière du *bruxo*, au croisement de l'invisible et du visible, du quotidien et du « surnaturel », mais aussi du moi et du toi, de l'ici et du là-bas, du présent et de l'avenir. Ces distinctions entre des termes complémentaires mais discontinus sont constitutives du champ du quotidien (du quotidien portugais tout au moins). Elles sont aussi coextensives et mutuellement impliquées. Lorsque, par exemple, à l'occasion de l'exercice inopiné – voire involontaire – d'un acte de voyance, la discrimination entre l'ici et le là-bas se brouille, la perturbation des autres distinctions est potentiellement impliquée. Cependant, ces différentes distinctions, auxquelles il faudrait ajouter les attentes les plus fondamentales sur le normal déroulement des choses dans le monde, ne s'équivalent pas. Car une seule d'entre elles permet de rendre compte de la perturbation de toutes les autres : la distinction entre le visible et l'invisible, autrement dit, entre le monde du quotidien et le monde des morts et des sorts – monde sans temps et sans distances, s'il en est.

Le corps du *bruxo* est le lieu où cette distinction est mise en cause en permanence – il est le représentant par excellence de sa perturbation. Et c'est naturellement de cette place que lui-même ou son *guide* peuvent se prononcer sur les désordres et les maladies qui en résultent.

Cette perturbation déclenche un processus générateur de sens qui va bien au-delà des expériences directement impliquées, et est susceptible d'engager l'ensemble de l'existence de la personne, famille ou groupe concernés. Elle problématise cette existence en en faisant l'horizon de la quête de son sens. Au cours de cette quête, la perturbation renvoie à différents aspects et moments de l'existence, lesquels contribuent avec la transformation de leurs sens aux redéfinitions successives de cette perturbation.

C'est un tel processus qui se trouve reflété dans l'entretien que j'ai eu avec Dona Maria.

Dona Maria m'a été présentée par une connaissance commune, M. Sousa, qui travaillait dans l'entreprise qui l'employait. Celle-ci avait acheté, environ 17 ans auparavant, la ferme où Dona Maria est née et où elle travaille depuis ses seize ans. Il s'agit d'une grande ferme avec une maison seigneuriale et une chapelle. Dona Maria avait déjà connu deux propriétaires individuels, lesquels avaient habité la ferme avec leurs familles.

Après les présentations, nous avons été laissés seuls et Dona Maria m'a montré la maison seigneuriale. Celle-ci était inhabitée depuis le départ du dernier propriétaire. Dona Maria était visiblement nostalgique du temps où la maison était pleine et où elle côtoyait quotidiennement ses patrons. À présent, elle habitait dans une petite maison à part en compagnie de sa nièce et du mari de celle-ci.

Dona Maria avait cassé son poignet trois mois auparavant. Elle venait de faire enlever le plâtre, mais devait encore se rendre chez le médecin avant de pouvoir reprendre son travail à la ferme. Notre entretien ne venait donc pas trop gêner sa routine. Au contraire, lorsque, après l'avoir entendue parler d'une « histoire d'esprits », M. Sousa lui avait demandé si elle pouvait s'entretenir avec moi à ce sujet, elle avait acquiescé, en ajoutant aussitôt que peut-être je pourrais aussi l'aider dans une autre affaire.

Dona Maria a minimisé l'éventuel intérêt de son témoignage sur ladite histoire d'esprits au vu de son manque de « croyance ». Lorsque, déjà assis autour de la table de la salle à manger, nous avons entamé « l'entretien » proprement dit, elle a commencé par signaler son scepticisme :

« Pedant longtemps j'ai habité seule dans cette maison. Mais je n'ai jamais eu peur parce que je suis une personne forte, je ne suis pas quelqu'un de très croyant et je ne me mets jamais à penser à ces choses d'esprits. »<sup>5</sup>

Je dois à ce point dire combien j'ai été frappé par la vigueur et la décision qui se dégagent des gestes et du regard vif de Dona Maria malgré la situation d'indécision dans laquelle elle se trouvait. En effet, Dona Maria a plusieurs fois réaffirmé sa *force*

---

<sup>5</sup> Le texte en petits caractères reproduit des fragments du rapport de terrain que j'ai écrit le jour suivant à partir de notes prises pendant l'entretien. Dona Maria n'a pas voulu que j'utilise le magnétophone.

(son *esprit fort*) et son manque de croyance au cours de l'entretien, mais de façon de plus en plus hésitante, voire ambiguë, face aux incidents qu'elle me racontait.

Le premier, celui qui avait motivé l'entretien, était le plus ancien.

Après avoir vendu la ferme et avant de la quitter définitivement, les anciens patrons de Dona Maria ont organisé une fête d'au revoir. Une des invitées s'est sentie mal et a dû s'allonger. Dona Maria, qui est allée lui apporter un verre d'eau, l'a entendue se plaindre d'une sensation de « poids ». La dame parlait aussi d'une « restitution à restituer » (sic).

Les paroles de la dame n'ont pas été sans conséquences. Il y avait dans la chapelle de la ferme un caveau où reposaient deux morts. « On » a d'abord cru qu'il pourrait s'agir d'un trésor :

« ...parce qu'autrefois les gens emmenaient avec eux les fortunes, les bijoux, les valeurs. Et ils sont même allés ouvrir les deux cercueils qui se trouvent ici dans la chapelle, mais il n'y avait rien, naturellement, il n'y avait que les os, un crâne plus large et un autre plus petit – ce devaient être un homme et une femme qui se trouvaient là enterrés. »

« Mais on disait qu'il y avait là une « restitution à restituer », que c'étaient peut-être les esprits de ces deux personnes – je ne sais pas – qui auraient fait une promesse, n'est-ce pas, sauf que maintenant ils n'ont personne... »

Les promesses religieuses non accomplies sont probablement la motivation la plus fréquemment attribuée aux morts qui se manifestent auprès des vivants. Ils viennent leur demander de les accomplir à leur place, ce qui leur permettra de trouver le « repos ». Cependant, Dona Maria n'évoque cette possibilité qu'à titre d'hypothèse. Contrairement à ce que pourrait faire croire son propos, les morts ne s'adressent pas toujours à leur famille. D'autre part, comme nous le verrons par la suite, sa proposition n'est pas exacte : ces morts-là avaient bien quelqu'un.

Celle-ci n'a pas été la dernière manifestation de ces morts car, selon Dona Maria, en une autre occasion où son beau-frère avait fait venir « une de ces femmes » (pour des raisons non spécifiées), cette dernière aurait également mentionné l'existence d'une « restitution à restituer ».

À ce point de l'entretien Dona Maria a brusquement changé de sujet : « Et mon père, il a travaillé ici et c'est ici que je suis née et que j'ai été élevée ». Après avoir répété son « manque de croyance », elle a enchaîné sur l'autre histoire, l'affaire sur

laquelle elle allait me demander mon avis. Il n'est pas superflu de citer mon rapport de terrain en longueur :

« Je n'y crois pas, mais il y a quelques mois<sup>6</sup>, il y a eu un cas chez moi. Et c'est à ce moment que j'ai été confuse et maintenant je ne sais plus.

« Cela s'est passé et huit jours après, le même jour et la même heure, cela s'est répété. »

« Mais comment ça ? »

« Cela s'est produit un mercredi, à deux heures du matin, et huit jours après, un mercredi, à deux heures du matin, une fois de plus, les mêmes signes », a ajouté Dona Maria de façon emphatique.

« Un gros bruit, les couvercles des poêles qui roulaient [sic] tous dans la cuisine ! La deuxième fois, cela a été plus fort. La première fois, on aurait dit deux couvercles, mais la deuxième fois, c'étaient tous les couvercles qui roulaient [sic] dans la cuisine. »

« Ma nièce – la nièce qui habite avec moi – elle est allée voir et elle est venue dans ma chambre : « Oh Maria, c'était comme si tout était tombé par terre mais tout est en place ! »

« « Oh, Maria, c'est un signe ! Il va y avoir des morts dans la famille ! » Et moi : « Eh bien, si cela arrive ce sera la volonté du Seigneur » », a dit Dona Maria qui me montrait dans ses manières qu'elle n'avait guère été impressionnée par le propos de sa nièce.

Mais la deuxième fois, le fracas a été encore plus fort et une cruche métallique est même sortie du crochet. Cette fois Dona Maria a été plus effrayée.

« Et je suis allée m'informer... C'était mon père décédé qui avait besoin de messes. Et maintenant je ne me sens pas bien. Cela m'a ébranlée [« *Mexeu comigo* »] – et depuis je ne me sens pas bien [« *não ando bem* »]. »

« Mais qu'est-ce que vous sentez ? » ai-je demandé.

« J'ai des irritations, des crises, et alors personne ne peut s'approcher parce que tout de suite je deviens ... Et des haut-le-cœur, j'ai comme ça des haut-le-cœur – je ne vomis rien, mais j'ai des haut-le-cœur – et la nourriture me dégoûte. »

D'après Dona Maria, depuis le deuxième incident, elle a fait des analyses et des échographies. Les médecins essaient de découvrir ce qu'elle a mais ils ne trouvent rien.

« Et vous êtes allée voir quelqu'un ? » ai-je demandé.

« Moi non, c'est mon beau-frère – en ce moment il va voir une dame de [nom d'une ville proche] et je lui ai demandé d'emmener une de mes photos pour qu'elle dise ce qui ce qui se passe<sup>7</sup>.

---

<sup>6</sup> En avril, selon une précision ultérieure.

<sup>7</sup> Vers la fin de l'entretien, j'ai demandé à Dona Maria quand cette consultation avait eu lieu. Elle m'a répondu qu'elle datait de trois semaines seulement.

« Elle regarde la photo, elle la regarde comme ça un certain temps et elle demande : « Est-ce que dans sa famille il y avait quelqu'un qui s'appelait José ? » « Oui : Son frère et son père, ils s'appelaient José tous les deux. » Et elle dit : « Non, ce n'est pas le frère, c'est le père. »

« Et elle a dit que je devais assister à dix messes, le dimanche, une fois pour la personne et les autres neuf fois pour l'esprit. Que je devais offrir des yeux en cire à *Santa Luzia* et un estomac en cire à *São Bento da Porta Aberta*<sup>8</sup>. »

Dona Maria est revenue sur son incertitude en ce qui concerne la « vérité » de ce qui lui est arrivé et de la « confusion » qu'elle éprouvait à ce sujet. Elle ne savait pas quoi faire.

Elle était déjà allée offrir les yeux en cire à *Santa Luzia*. Et elle a senti « une force », « une joie ». Ses yeux s'illuminaient lorsqu'elle me l'expliquait. Le bien-être est demeuré, et il a allégé le « poids » que cependant elle sentait toujours.

« Parce que mon père », a continué Dona Maria, « il n'allait pas à la messe, mais il avait une grande dévotion pour les saints et il avait le petit saint de *São Bento da Porta Aberta*<sup>9</sup> à la maison. »

Elle a évoqué le fait pour renforcer la vraisemblance de l'explication de la femme. Pourtant, comme sous l'effet d'une impulsion irrésistible, elle a ajouté :

« À moins que la femme ait menti... »

Mais non, elle ne pouvait pas le croire non plus face à ce qui s'était passé chez elle...

Cette dame était une femme « forte, une vraie paysanne ». Dona Maria a gonflé sa poitrine tout en gardant les bras et la tête en retrait, m'indiquant par là que la dame en question était une personne du peuple, comme elle-même.

Pourtant, Dona Maria était toujours indécise. Son beau-frère qui habite en Espagne lui a téléphoné pour savoir si elle était déjà allée accomplir les promesses. Il estime qu'elle devait aller.

« Je ne sais pas... Je suis confuse. Qu'est-ce que vous pensez que je dois faire ? » m'a-t-elle demandé.

J'ai dit à Dona Maria qu'elle devait accomplir les promesses. C'était le seul conseil sensé dans ces circonstances. Dona Maria n'en a cependant pas été satisfaite. Elle a plusieurs fois réitéré son indécision, la « force » qu'elle a toujours cru avoir et, maintenant, sa « confusion ».... La question qu'elle m'avait adressée était toujours là, en creux, dans ses réticences. Elle allait me la reposer explicitement après. Entre-temps,

---

<sup>8</sup> Ce sont deux saints de la région. L'usage des ex-voto est très courant dans cette partie du pays. L'organe en cire correspond à l'organe malade guéri après la demande d'intercession.

<sup>9</sup> « ...e ele tinha muito o tal santinho de São Bento da Porta Aberta aqui em casa. » C'est-à-dire, il était dévot de ce saint et il en avait une statuette à la maison.

sa présence, en sourdine, ouvrait un espace d'interrogation que Dona Maria allait meubler de questions, d'évocations et de réflexions et auquel j'ai également participé avec quelques questions.

Pensant aux ex-voto, j'ai demandé à Dona Maria si son père avait été malade de l'estomac. Elle m'a répondu que non, du moins pas lorsqu'elle l'avait connu, et a ajouté qu'il était mort du cœur et d'une cirrhose, tout en précisant qu'il n'était pas un gros buveur. Sans trop y réfléchir, il me semble, je lui ai demandé de m'expliquer ses symptômes. Dona Maria a répété ce qu'elle m'avait déjà dit sur son malaise, le « poids » et les haut-le-cœur, sur lesquels elle a insisté davantage. Elle a cependant ajouté que ces problèmes l'avaient plus d'une fois obligée à s'adresser aux urgences d'un hôpital, sans que les médecins puissent déterminer ce qu'elle avait, ce qui l'obligeait à admettre que « quelque chose d'étrange » se passait avec elle.

Les recours infructueux aux urgences ainsi que les analyses médicales « normales » sont des épisodes classiques dans les parcours thérapeutiques des malades qui finissent par être pris en charge par un *bruxo*. Quant à la sensation de « poids », les comportements agressifs ou inaccoutumés, et les malaises indéfinis, ce sont des plaintes habituelles chez les malades auxquels un *encosto* est diagnostiqué – et c'est bien un tel diagnostic qui a été prononcé par la *bruxa* consultée. Dans l'ensemble des plaintes de Dona Maria, seuls les haut-le-cœur et, dans une moindre mesure, la perte d'appétit, se détachent du « syndrome standard » de l'*encosto*. Souvent de tels symptômes « particuliers » sont identifiés aux maux dont souffrait la personne décédée. Est-ce là la raison pour laquelle la *bruxa* a prescrit l'accomplissement de la promesse dont l'objet serait un estomac en cire ?

Et les yeux en cire qu'elle avait déjà offerts à *Santa Luzia*<sup>10</sup> ? Dona Maria ne s'est plainte d'aucun trouble de la vision. Elle ne s'y est pas référée non plus à propos de son père. Qui dans cette histoire ne voyait pas bien ? Dona Maria ? La *bruxa* ? Moi-même ?!

Les messes auxquelles on assiste à l'intention du mort et d'après l'indication du *bruxo* ou de la *bruxa* sont des rites propitiatoires relativement courants destinés à attirer la bienveillance divine sur l'esprit du mort concerné lorsque celui-ci est censé être en

---

<sup>10</sup> « Luzia » est également la déclinaison à la première et à la troisième personne de l'imparfait du verbe « *luzir* » (luire).



difficulté<sup>11</sup>. La messe supplémentaire ayant pour bénéficiaire le malade lui-même est moins habituelle.

La prescription de la *bruxa* consultée présente donc quelques aspects problématiques. L'absence, chez son père, de maladies auxquelles pouvait se référer l'ex-voto que Dona Maria devait offrir à *São Bento da Porta Aberta*, combinée avec la présence, chez elle, de symptômes (haut-le-cœur et manque d'appétit) ayant un lien significatif avec cet ex-voto, ainsi qu'avec l'absence de lien entre les symptômes dont se plaignait Dona Maria et les maladies dont souffrait son père entraînent quelques complications, notamment : l'affaiblissement du lien que le diagnostic avait pourtant établi entre les incidents insolites chez Dona Maria et l'esprit de son père, le renforcement des liens entre Dona Maria et les symptômes dont elle se plaignait<sup>12</sup> et l'ouverture sur la possibilité d'un diagnostic alternatif. L'évocation de l'éventuel « mensonge » de la « dame » semble emprunter cette direction. Certes, Dona Maria a aussitôt désavoué cette hypothèse, mais l'argument dont elle s'est servie – les événements insolites qui se sont produits chez elle et, implicitement, leur caractère non reductible à ce que l'on pourrait appeler la logique du quotidien – n'allait pas dans le sens du diagnostic prononcé par la *bruxa* mais plutôt dans celui de la *réalité* d'une manifestation de l'invisible.

Cependant, Dona Maria n'a à aucun moment rejeté l'étiologie proposée par la *bruxa* et nous l'avons entendue dire son soulagement après avoir offert les yeux en cire.

En fait, il m'a semblé que Dona Maria était plutôt encline à accepter la validité du diagnostic de la *bruxa* selon lequel elle souffrait d'un *encosto* de l'esprit de son père. Au risque de sembler paradoxal, je dirais que le problème de Dona Maria n'était pas tant le diagnostic d'*encosto* de l'esprit de son père, qu'elle semblait plutôt encline à accepter, que celui de *choisir entre croire et ne pas croire*. Et c'est ce dilemme qui l'a conduite à évoquer d'autres expériences relevant du domaine de la *bruxaria*.

---

<sup>11</sup> Une autre prescription similaire consiste à conseiller au malade d'allumer un nombre précis de bougies à l'intention du mort dans une chapelle ou église. Il ne s'agit pas dans ce cas de l'accomplissement d'une promesse que le mort aurait fait. Le but souvent explicite de ce geste est « d'apporter de la lumière » à l'esprit pour qu'il puisse « aller dans un bon endroit ».

<sup>12</sup> Ce qui est contraire à la logique habituelle du système étiologico-thérapeutique de la *bruxaria*, conforme en cela au mode de fonctionnement de la plupart des systèmes de soins traditionnels. Voir Tobie Nathan, « Manifeste pour une psychopathologie scientifique » in Tobie Nathan et Isabelle Stengers, *Médecins et sorciers*, Les Empêcheurs de Penser en Rond, 1995, pp. 9-113.

Reprenons le fil de l'entretien juste après l'évocation du recours aux urgences, de l'absence de réponse médicale précise et des implications quant à la « nature » de ce qui se passait avec elle :

« Et il y a de telles choses au monde ! » s'est-elle exclamée. Et elle a évoqué l'exemple de la cousine de sa belle-sœur (peut-être la veuve de son frère décédé) qui a entendu son grand-père parler par la bouche de la femme. Son visage s'était transfiguré pour reproduire fidèlement l'expression du grand-père.

« La fille, elle était désorientée [« *andou tontinha da cabeça* »]. Et lorsqu'ils ont fini d'accomplir les promesses, une colombe blanche est apparue à la maison.

« J'y ai déjà été », a dit Dona Maria. Elle se référait à la dame à qui son beau-frère a emmené sa photographie.

« Vous laissez ce que vous voulez », dit la dame aux clients. Elle ne fixe pas de prix à ses services, mais elle accepte ce que les clients veulent bien lui donner.

Dona Maria est revenue sur la question du nom que la femme avait prononcé : « José ».

« Ce ne pouvait pas être mon frère. Si elle avait dit que c'était lui, je n'y aurais pas cru. Il est mort d'une maladie méchante [« *doença ruim* », c'est-à-dire le cancer]. Il a eu le temps d'accomplir ses promesses. Mais mon père non. Il n'avait pas de mal à promettre, mais il ne tenait pas toujours sa parole...<sup>13</sup> »

Lorsqu'elle était allée voir la dame en compagnie d'une autre personne, Dona Maria s'était étonnée d'y trouver un prêtre. « Il venait avec un jeune homme. Aïe ! Lorsqu'il est entré [dans le cabinet de la dame], il remuait comme un fou. »

Je lui ai demandé ce qu'elle voulait dire et Dona Maria m'a expliqué que le jeune homme est entré « en crise » dans la « consultation ». Il a fallu lui tenir les bras et les jambes tant il se débattait.

« C'est le prêtre qui allait le fermer<sup>14</sup> », a-t-elle dit et je n'ai pas compris pourquoi le prêtre l'y amenait. Avait-il besoin d'aide ? Selon Dona Maria, le jeune homme est ressorti tranquillement par ses propres moyens.

« Or si un prêtre s'en mêle, c'est qu'il y a là quelque chose... N'est-ce pas ? » a-t-elle demandé, pour ensuite évoquer la foule qu'on y trouve tous les jours : Comment pouvait-on tromper tellement de monde ?

Malgré son incroyance, Dona Maria a toujours entendu des histoires.

Pendant le reste de l'entretien, Dona Maria allait encore évoquer d'autres histoires et d'autres expériences relevant du domaine de la *bruxaria*, ou, si l'on veut,

---

<sup>13</sup> « *Ele era homem de prometer, mas não era sempre de cumprir...* »

<sup>14</sup> Bien que ce soit difficile, on arrive parfois à *fermer* le *corps ouvert*, surtout chez les plus jeunes.

des rapports entre l'invisible et le monde du quotidien, avec lesquelles elle tissait graduellement une toile de fond de précédents et de possibilités contrastantes où elle pouvait inscrire et rendre intelligible sa situation et son problème particuliers.

Mais revenons au dilemme de Dona Maria car il est aussi notre problème : Quel peut bien être le sens de l'incroyance dont elle se réclame alors que ses propos semblent à la fois présupposer et soutenir la *réalité* de « ces choses » ? Pouvons-nous aborder cette difficulté en la localisant d'abord *dans notre compréhension* ?

Puisqu'une partie au moins du problème semble résider dans le concept de croyance, il nous faut d'abord entreprendre l'élucidation de cette notion en essayant de nous approcher le plus possible du contexte dans lequel elle est employée par Dona Maria.

Tout d'abord nous devons suspendre l'acception rationaliste de « croyance », beaucoup plus récente et limitée dans sa diffusion qu'on ne le suppose d'ordinaire<sup>15</sup>. Ensuite nous devons distinguer les deux principaux usages qu'en fait Dona Maria. Examinons un exemple du premier usage – et donc de la première acception du terme.

À propos des messes auxquelles elle devait assister, Dona Maria m'a demandé :

« Assister aux messes – cela ne peut faire que du bien, n'est-ce pas ? »

J'ai hésité un petit instant et Dona Maria, ayant compris le sens de mes réticences, a ajouté :

« Étant Catholique et croyante, n'est-ce pas... »

« Certainement », ai-je répondu.

---

<sup>15</sup> La première occurrence historique de la conception de « croyance » en tant qu'admission de la valeur de vérité d'une proposition telle que « Dieu existe », a été localisée vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle en Europe et notamment chez John Locke par l'historien et théologien Wilfred Cantwell Smith (cité par Byron Good, *Comment faire de l'anthropologie médicale ?*, Les Empêcheurs de Penser en Rond, 1998). Avant la révolution rationaliste, la notion de croyance désignait surtout la *confiance* en la divinité et en ses représentants ou porte-paroles, et l'appartenance impliquée par ce lien au divin ainsi que par son partage au sein d'une communauté. Voir également Malcolm Ruel, « Christians as believers » in John Davis, ed., *Religious Organization and Religious Experience*, London, Academic Press, 1982, pp. 9-31. Cette acception qui était, malgré les logiques « sectairogènes » impliquées par son soubassement monothéiste, celle du catholicisme « traditionnel », nous pouvons toujours la retrouver au Portugal dans les milieux catholiques *populaires*, plus soucieux de la compatibilité avec l'autre que de l'extension de soi. Voir Robert Jaulin, *op. cit.*

Cet emploi du mot, où il n'est pas question d'un monde unique livré par des formules propositionnelles (par rapport auxquelles on est « croyant » ou pas) mais d'appartenances et de liens différents, introduit une mesure de souplesse qui nous permet de mieux approcher le deuxième usage (et donc, la deuxième acception) du terme, celui qui nous intéresse car c'est lui qui est constitutif du dilemme de Dona Maria.

Bien qu'il y ait des continuités et de constants mélanges entre les deux sens<sup>16</sup>, ce continuum n'en est pas moins organisé selon deux pôles distincts. Le premier, que nous venons de considérer, concerne *l'appartenance*. Le deuxième, lui, ne concerne plus l'appartenance mais la *position* et, indissociablement, *l'attitude* du sujet et il s'applique spécifiquement à son rapport au domaine de la *bruxaria* et, plus précisément à l'invisible (à « ces choses »). « Avoir beaucoup de croyance »<sup>17</sup> signifie « penser beaucoup à ces choses », y être attentif, en être plus proche, plus concerné. Mais ceci signifie également que ces choses sont plus proches de soi et que l'on y est plus vulnérable.

Souvenons-nous de l'affirmation avec laquelle Dona Maria a commencé l'entretien et qu'elle allait réitérer plusieurs fois : « Je n'ai jamais eu peur parce que je suis une personne forte, je ne suis pas quelqu'un de très croyant et je ne me mets jamais à penser à ces choses d'esprits. »

Dans le deuxième sens, la croyance\*<sup>18</sup> peut être comprise comme l'aspect « positif » ou la formulation positive d'une même attitude ou position dont l'aspect ou la formulation négative serait la peur. L'une et l'autre sont censées être présentes chez les *personnes faibles* ou personnes à *l'esprit faible* : elles en sont la manifestation et l'indice. Elles n'appartiennent cependant pas au même « niveau » que *l'esprit faible* ou *fort* : Alors que nous pouvons, *dans une certaine mesure*, contrôler nos peurs et nos pensées (et donc notre croyance\*), *l'esprit fort* (ou *faible*) est lui conçu comme une

---

<sup>16</sup> En fait c'est encore plus compliqué que cela car à ce continuum et à ce mélange il faudrait encore ajouter la croyance au sens rationaliste. Malcolm Ruel (*op. cit.*) a étudié la complexité sémantique de la notion occidentale de croyance à partir de sa formation historique pour conclure que loin de s'annuler ou de s'exclure, les différentes significations qui au fil du temps s'y sont greffées en sont venues à constituer un véritable nœud sémantique extrêmement puissant et virtuellement indémontable.

<sup>17</sup> « *Ter muita crença* ».

<sup>18</sup> À partir d'ici « croyance\* » désignera la croyance au deuxième sens.

propriété relevant de l'identité personnelle et donc moins soumise aux aléas des choix ou des circonstances ponctuelles.

Le rapport de la peur et de la croyance\* avec *l'esprit fort* ou *faible* peut être utilement comparé au rapport du succès professionnel avec la prédestination dans le protestantisme puritain. Dans un cas comme dans l'autre le premier terme est à la fois le résultat et le signe perceptible du deuxième terme qui lui n'est pas directement vérifiable. Dans un cas comme dans l'autre, le sujet a une certaine marge de manœuvre en ce qui concerne le premier terme et donc ce que lui et les autres peuvent inférer sur le deuxième.

Nous sommes maintenant en mesure de mieux comprendre le dilemme de Dona Maria.

Si elle accomplit jusqu'au bout les prescriptions de la *bruxa* et qu'en plus son état s'améliore, cela veut dire qu'elle aura effectivement été atteinte d'une maladie spirituelle – d'un *encosto* de l'esprit de son père en l'occurrence. Or, cela mettrait en question l'image qu'elle a « toujours » eue d'elle-même, car les « personnes fortes » sont censées être à peu près invulnérables à « ces choses-là ». En plus, cette modification dans son identité / image de soi n'aurait pas seulement d'importantes conséquences sur le plan du rapport à l'invisible (nous y reviendrons) mais aussi sur celui du rapport à soi-même et aux autres (vivants) puisque le fait d'être fort ou faible a d'importantes incidences caractérogiques, la peur et de la croyance\* des *esprits faibles* étant le contraire du courage et de l'imperturbabilité<sup>19</sup> des *personnes fortes*. Or, pour une femme vigoureuse, décidée, et visiblement fière de son indépendance, comme Dona Maria, une telle perspective ne pouvait qu'être éprouvante.

Pourtant, une nouvelle « révélation » de Dona Maria allait une fois encore redistribuer les cartes et préciser davantage les enjeux d'un tel retournement :

« D'ailleurs, lorsque je suis tombée et que j'ai cassé mon bras, j'ai dit que c'était la blonde qui m'avait poussé... », a-t-elle dit, à la fois ironique et sérieuse.

« La blonde ? » ai-je demandé.

---

<sup>19</sup> Je rappelle qu'il ne s'agit pas ici de la croyance au sens rationaliste du terme dont le contraire serait le scepticisme. Puisque la croyance\* amène à « penser à ces choses » et à en avoir peur, il me semble qu'imperturbable est beaucoup plus approprié en tant que notion opposée, y compris dans les cas où la *personne forte* se réclame d'une attitude sceptique. Le fondement de cette attitude n'est pas gnoséologique.

« Oui, l'une des personnes enterrées dans le caveau dans la chapelle. Parce que lorsqu'on a ouvert les cercueils, à cause de ce que l'autre a dit de la restitution, l'un des crânes avait encore une mèche de cheveux attachée.

« Il y a une dame de la famille de ces personnes qui sont enterrées ici qui vient ici prier. Elle m'a même déjà donné de l'argent pour que j'y mette des bougies. Elle m'a dit : « Faites attention parce que la vie ne vous sourira pas si vous n'allumez pas les bougies... »

« Moi j'y mets les bougies au hasard, lorsque je m'en souviens... »

« Un jour elle est venue frapper à la porte et m'a dit qu'elle était de la famille des personnes enterrées dans la ferme. Elle m'a montré une bague et elle m'a seulement dit : « Avant de me dire de m'en aller, regardez le dessin au-dessus de l'entrée de la chapelle et dites-moi s'il ne se ressemble pas à celui-ci. S'ils se ressemblent c'est parce que les gens qui y sont enterrées sont de ma famille. »

« Et c'était le même dessin. M. l'ingénieur<sup>20</sup> a dit qu'elle pouvait venir et elle vient de temps en temps et va prier dans la chapelle. Il semble que ce sont les arrières grands-parents de la dame. Elle habite à Lisbonne.

« Mais moi, je n'ai pas peur. Je peux marcher dans la ferme pendant la nuit et je n'y pense même pas. Ça ne me vient pas à l'esprit.

« Je suis forte quand même », a ajouté Dona Maria. Mais, une fois de plus, elle y a opposé ce qui s'est passé chez elle et combien cela l'a laissée confuse, pensive.

Elle m'a dit que sa nièce et son neveu ne veulent pas entrer seuls dans la maison où nous nous trouvions. Je lui ai demandé leur âge. Son neveu a trente ans.

Une des raisons de leur peur, c'est un incident qui s'est passé à la maison avec Dona Maria. Elle et l'ingénieur se trouvaient à l'intérieur de la maison lorsqu'ils ont entendu un « énorme fracas ». Ils ont parcouru « toute la maison ». Elle pensait que c'était un voleur. Mais ils n'ont trouvé rien ni personne.

« Je n'ai pas eu peur. Mais chez moi, si j'entends les bruits à nouveau... Je crois que je m'évanouirais...

« Je ne suis plus la personne que j'étais », a-t-elle conclu.

Nous comprenons à présent à quoi Dona Maria s'exposait avec la découverte de sa vulnérabilité à l'invisible. Ces morts enterrés à la chapelle ne sont pas retournés dans leur monde après les révélations de l'invitée à la fête d'au revoir. Par ailleurs, vu les conséquences de cette dernière (la chasse au trésor d'abord, la supposition de promesses non accomplies après), nous pouvons supposer qu'ils étaient déjà « là » depuis longtemps. Leur rappel, ensuite, par la *bruxa* que le beau-frère de Dona Maria avait fait venir pour des raisons non spécifiées, n'avait pas été un incident isolé. L'épisode du

---

<sup>20</sup> L'ancien propriétaire et président de l'entreprise propriétaire de la ferme. Il est décédé en 1991 ou 1992 d'après M. Sousa.

fracas inexplicable entendu par Dona Maria et l'ingénieur et, surtout, le refus de la nièce et du neveu de Dona Maria d'entrer seuls dans la maison seigneuriale nous donnent la mesure de la présence continue de ces morts. Enfin, l'entrée en jeu de leur descendante – à un moment que j'ignore mais située entre 1980, année du dernier changement de propriétaire et 1991/1992, année de la mort de l'ingénieur – et la menace que celle-ci a adressée à Dona Maria, ont davantage nourri leur présence<sup>21</sup>.

Ces nouvelles données nous permettent de mettre en perspective l'incidence du diagnostic de la *bruxa* sur l'histoire déclenchée par le double incident chez Dona Maria. Rien en effet n'autorise à supposer que la possibilité d'un *encosto* de l'esprit de son père avait été sérieusement considérée par Dona Maria avant cette consultation. Bien au contraire, c'est la « blonde » qui s'est présentée à elle lorsque Dona Maria est tombée et s'est cassé le poignet. Vu la promptitude de cette évidence et l'importance de ses précédents, il est fort possible que ce soit la menace de ces deux morts qui s'est imposée à la suite des deux incidents chez Dona Maria.

Dona Maria a par la suite comparé sa situation avec des problèmes qu'avaient eus son frère décédé et sa sœur. Dans le cas de son frère :

« Ce n'était pas un problème de morts, parce qu'ils ne pouvaient pas entrer en lui. Ce sont des choses qu'on lui a faites. Mais ce sont même des prêtres qui lui ont dit : « Communie, va à la messe, porte des choses bénies sur toi », et il les portait. « Il a été *defumado* [fumigé]. Cela a été son remède. »

---

<sup>21</sup> Une chronologie approximative établie à partir des données disponibles nous aidera à y voir plus clair :

- Vers 1980 : départ du dernier propriétaire, fête d'au revoir, incident avec l'invitée.
- ? entre 1980 et 1991/1992 : la descendante du couple enterré à la chapelle fait son apparition.
- ? entre 1980 et 1991/1992 : « énorme fracas » dans la maison seigneuriale.
- ? entre 1980 et 1997 : *bruxa* emmenée par le beau-frère répète l'annonce de la « restitution à restituer ».
- ? entre 1980 et 1997 : menace adressée à Dona Maria par la « descendante ».
- Avril 1997 : double incident chez Dona Maria.
- Après avril 1997 et avant la consultation de la *bruxa* : analyses médicales normales, visites aux urgences et absence de réponse médicale concluante.
- Vers la fin juillet 1997 : chute et fracture du poignet attribuée à la « blonde » par Dona Maria.
- Début septembre (trois semaines avant l'entretien) : le beau-frère va voir la *bruxa* et celle-ci diagnostique à Dona Maria un *encosto* de l'esprit de son père.

Sa sœur aussi a eu un problème avec leur père. Elle sentait un « poids » seulement, lequel a disparu après qu'elle a assisté à des messes et accompli une promesse à *São Bento da Porta Aberta*. Elle a dit à Dona Maria le soulagement qu'elle avait éprouvé après l'accomplissement de la promesse. Pourtant, contrairement à ce qui s'est passé avec Dona Maria, « elle n'a rien vu ni entendu ».

Dona Maria a également évoqué le témoignage de sa nièce qui était allée voir la *bruxa* avec son beau-frère : « Regardez dans quel état je me trouve – j'ai parlé avec lui », a dit la *bruxa* en tendant ses bras. Ceux-ci, son cou et sa poitrine étaient couverts de « chair de poule ».

La confrontation avec ces différents épisodes n'étant pas concluante, c'est vers l'histoire de la cousine de sa belle-sœur que Dona Maria s'est tournée. La colombe blanche qui était apparue à la maison après l'accomplissement des promesses avait été annoncée chez la *bruxa* par l'esprit du grand-père de la jeune fille : « À la fin je vous donnerai un signe », aurait-t-il dit.

Elle aussi voulait avoir un « signe ». Cependant, elle craignait ce qui pourrait arriver... Si elle entendait de nouveau un fracas dans sa cuisine, elle pourrait être très effrayée. Et pourtant, un signe dissiperait ses doutes...

Elle se demandait quelle serait sa réaction si jamais elle voyait son père devant elle. Dona Maria m'a regardé de façon interrogative. Je lui ai maladroitement répondu que si elle ne s'y attendait pas elle pouvait être très effrayée, comme lorsque quelqu'un s'approche de nous de façon impromptue.

« Je ne sais pas », a dit Dona Maria, « il est peut-être venu me voir parce que j'ai toujours dit que je ne serais pas dérangée si les miens m'apparaissaient après leur mort. Peut-être aussi parce qu'il a pensé que j'étais plus forte et que je ne serais pas effrayée...

« Mais pour que ceux de ma famille viennent, d'autres pouvaient venir aussi et cela je n'en voudrais pas. Que les miens viennent, ça va, mais d'être comme une de ces femmes et que n'importe qui puisse venir, cela je n'en voudrais pas, non... »

Nous retrouvons ici le dilemme de Dona Maria. Mais il s'est déjà modifié. L'accent n'est plus mis sur la croyance\* mais sur la peur. La possibilité de sa vulnérabilité à l'invisible est explicitement admise. Ce sont dès lors ses conséquences qui la préoccupent. Une fois encore, des possibilités divergentes se présentent. Est-ce l'esprit de son père qui se trouve à l'origine de ses maux ? Ce serait fort préférable à l'étiologie alternative – les esprits des deux morts enterrés à la chapelle – et un « signe » de l'esprit père la soulagerait à cet égard. Pourtant, il n'en a annoncé aucun. Quelle



forme pourrait prendre un tel « signe » ? Un signe ambigu pourrait la replonger dans l'incertitude. Et si ce n'était pas l'esprit de son père ?

Cependant, une manifestation reconnaissable de l'esprit de son père ne manquerait pas de l'effrayer. Or, tout le monde sait qu'un gros effroi suscité par l'irruption de l'invisible peut « ouvrir le corps ». Par ailleurs, un « signe » tel que la vision ou l'audition de l'esprit de son père serait déjà un fort indice de *corps ouvert*. Dona Maria serait exposée à toutes sortes d'esprits et tout particulièrement aux esprits des morts enterrés à la chapelle. Une autre histoire est venue illustrer ce point :

« Mon père nous racontait l'histoire d'un monsieur de Viana [ville côtière du Minho]. Ce monsieur n'était pas croyant. Sa femme est morte et sa fille était déboussolée. Il est allé chercher quelqu'un et c'est un prêtre qui s'en est occupé. Et sa femme, elle a parlé par la bouche de sa fille ! Elle lui disait : « Je ne veux rien, je suis seulement venue parler avec toi » ; et lui : « Alors laisse notre fille en paix ! » « Je t'ai parlé ; maintenant je laisse notre fille en paix. » Un prêtre est allé chez eux et il l'a fermée. Elle [l'esprit] disait : « Je n'étais [suis] pas seule ». Parce que, lorsque la personne est comme ça, il y a d'autres esprits qui viennent, des mauvais esprits, des esprits perdus qui errent sans direction », a dit Dona Maria en faisant un geste large.

Dona Maria n'était pas une jeune femme. Dans son cas, le *corps ouvert* serait plus difficilement réversible et je suis sûr qu'elle le savait car, malgré le manque de croyance\* dont elle s'est plusieurs fois réclamée, l'étendue de ses connaissances sur le domaine de la *bruxaria* s'est avérée considérable. Cependant, cette possibilité portait avec elle, virtuellement, une troisième métamorphose de son dilemme : s'occuper des besoins de l'esprit de son père, lui permettre « d'aller dans un bon endroit » et rester seule face aux esprits errants (dont la « blonde » et l'autre) ou ne pas accomplir les promesses et continuer à bénéficier de la protection de l'esprit de son père ?

Dona Maria m'a par ailleurs dit qu'elle *savait* que l'esprit de son père ne lui ferait pas de mal – ce qui veut dire que malgré le diagnostic de la *bruxa*, elle ne lui attribuait pas sa chute ni la fracture de son poignet. Le diagnostic de l'*encosto* de l'esprit de son père ne s'est donc pas substitué à l'hypothèse d'un *encosto* de la « blonde » : il s'y est ajouté. Or, cela montre aussi que loin d'être gratuite ou « théorique », la possibilité du *corps ouvert* était inscrite dans l'expérience même que Dona Maria avait de sa situation car la pluralité d'esprits *encostados* configure un cas limite entre l'*encosto* et le *corps ouvert*.

Peu avant le moment de l'entretien où nous nous trouvons, Dona Maria m'avait redemandé mon opinion sur ce qu'elle devait faire. Elle s'était alors plainte de ne pas pouvoir parler avec « quelqu'un de plus... » Avec une « dame », un « monsieur », un prêtre, enfin. Face à sa demande, j'avais modérément renforcé la conviction de ma réponse tout en précisant que mes connaissances sur le sujet étaient plutôt modestes. Une réponse complètement sûre à sa question aurait signé sa provenance. Cette position restant vide, n'a-t-elle pas été occupée par Dona Maria lorsqu'elle m'a dit *savoir* que son père ne lui ferait pas de mal ?

Reprenons brièvement le fil de l'entretien :

Soudainement le visage de Dona Maria s'est assombri :

« Je sais qu'il n'aimerait pas que je divulgue cela... Que je dise aux gens ce qui se passe... »

Dona Maria s'adressait à moi. Il m'a semblé voir son regard descendre jusqu'au cahier où je griffonnais mes notes.

« Dona Maria, j'ai voulu m'entretenir avec vous pour des raisons d'étude. Je ne vais pas mettre votre nom dans ce que je vais écrire ; ni le nom, ni le lieu. »

« Mais cela, c'est pour quoi faire ? C'est pour faire un livre ? Ça va circuler ? »

J'ai essayé de mon mieux d'expliquer à Dona Maria la nature de mon intérêt pour ces sujets et je lui ai dit que je le faisais déjà depuis quelque temps et que j'ai toujours pris soin de protéger l'identité des personnes.

Je me suis rendu compte que Dona Maria ne m'écoutait guère. Elle semblait absorbée, comme si elle venait de plonger dans une rêverie.

Une fois encore, sans transition apparente, elle m'a dit qu'elle était triste avant, mais qu'après avoir accompli l'une des promesses elle était plus joyeuse.

Peut-être en référence à son état actuel – de pair avec les améliorations de son humeur et peut-être encore mue par la question des esprits perdus qui, au cas où elle aurait certaines attitudes, pourraient « entrer » en elle – Dona Maria a une fois de plus rappelé l'autre dame qui, en s'approchant de la ferme, aurait (elle aussi) dit qu'il y avait là des esprits perdus et une restitution. « S'il s'agit de ceux qui sont enterrés dans la chapelle », a ajouté Dona Maria, « ce n'est pas ma faute s'ils n'ont pas de famille... »

À la relecture de ce rapport de terrain, j'ai été frappé par une omission de taille, car je me souviens très bien de la sensation étrange qui m'a assailli les brefs instants où Dona Maria m'a semblé absente : la sensation aiguë d'une présence.

Faute de pouvoir la comprendre je ne l'ai pas trouvée digne de note malgré la vive émotion qu'elle a suscitée en moi. Peut-être l'ai-je mis au compte d'une « simple

impression subjective ». Son omission ne m'a pas moins épargné la considération de l'engagement radical auquel la demande instante d'une réponse définitive m'avait sommé. Cette sommation indiquait effectivement une « ouverture » qu'en reprenant la position de porte-parole de l'esprit de son père, Dona Maria est venue pour un instant occuper. C'est à cette position que j'ai réagi en percevant silencieusement ce qu'elle présentait.

Marques potentielles de l'ouverture sur l'invisible, l'assurance de la réponse qui m'avait été demandée ainsi que l'assertivité des propos de Dona Maria sur les intentions et les opinions de l'esprit de son père, contrastent fortement avec la prolifération de possibilités et l'indétermination qui ont caractérisé l'ensemble de l'entretien. Leur orientation réciproque est cependant évidente, l'irruption potentielle de l'invisible étant la réponse à ce trop plein de possibilités le concernant. Ce dernier n'avait pourtant pas fini de s'élargir. L'esprit d'un autre mort allait encore se présenter au détour d'une réflexion naïve que je prétendais rassurante :

Je lui ai dit que le fait que des personnes soient mortes dans un endroit n'a rien d'inquiétant – autrement j'aurai eu de quoi m'inquiéter lorsque j'ai vécu dans la partie ancienne de la ville de Porto, où beaucoup de gens sont morts.

Elle m'a dit que cela ne l'inquiétait nullement. Dans cette maison, beaucoup de gens étaient morts ce qui ne l'empêchait pas d'y entrer la nuit.

Et elle s'est rappelé de l'ancien dirigeant de l'entreprise propriétaire de la ferme.

« J'ai été avec lui à neuf heures du matin – à trois heures de l'après-midi, on m'a dit qu'il était mort. »

Son décès a été un grand chagrin pour Dona Maria. Pendant quinze jours, elle n'est pas entrée dans la maison, à l'exception du jour où un homme est venu chercher les affaires du défunt. Cela parce qu'il lui manquait, tout le lui rappelait et entrer dans la maison où elle l'avait si souvent côtoyé lui était trop pénible.

« Je n'ai gardé qu'une chose de lui », m'a-t-elle dit en faisant mine de secret : « une de ses chemise que je garde ici... »

Évocation nostalgique, possibilité « étiologique », allié éventuel ou tout cela à la fois – peut-on assigner une signification précise à cette dernière « convocation » ?

D'ailleurs, le plenum de possibilités que ce mort venait d'intégrer ne concernait pas exclusivement le rapport à l'invisible mais aussi les sens, souvent ambigus, et les implications des actes des uns et des autres. C'est le cas de la première interprétation, par sa nièce, des incidents chez Dona Maria : Réel souci, conjecture fondée, hostilité

implicite envers sa tante ? Ou de l'entrée en jeu de la « descendante » et de la menace que celle-ci a adressée à Dona Maria : A-t-elle été perçue comme une concurrente, se prévalant de ses liens de sang face à une servante qui a consacré toute sa vie à la ferme ? Ne s'est elle pas posée comme représentante de ces morts qu'elle a par ailleurs mobilisés pour contraindre Dona Maria à suivre ses ordres ? Et n'est-ce pas ce « privilège » que Dona Maria lui refuse lorsqu'elle insiste sur le « manque de famille » des deux morts ? C'est peu après l'avoir répété qu'elle a évoqué la mort de l'ancien dirigeant de l'entreprise propriétaire de la ferme, leurs bonnes relations, sa chemise qu'elle a gardée en secret. Dans *cette* perspective, son évocation ressemble à celle d'un deuxième allié possible, rétablissant le rapport de forces avec la « descendante » et ses deux morts... Mais elle renforce aussi l'hypothèse de *corps ouvert* sous-jacente et le destin potentiellement associé à ce dernier : celui de devenir « une de ces personnes », comme on dit. Conjugés avec l'hésitation à suivre les prescriptions de la *bruxa*, la remarque de Dona Maria sur la dame consultée, « vraie paysanne » comme elle-même, et d'autres commentaires admiratifs (la vaste clientèle, la collaboration avec un prêtre) pourraient être tenus pour expressifs d'une position d'émulation.

Nous pourrions ajouter encore d'autres perspectives, d'autres hypothèses, d'autres liens. Nous pourrions aussi trancher, trouver les causes et les raisons, expliquer les plaintes de Dona Maria. Ce ne serait pourtant plus un « acte » d'analyse, mais un acte thérapeutique, aussi virtuel soit-il et quel que soit le système étiologico-thérapeutique employé : celui de la *bruxaria* ou un autre. En ce domaine, « ce qui se passe réellement », la « vérité » – et quelles que soient par ailleurs les intentions qui animent celui qui la profère – est un acte créateur car il polarise le plenum de possibilités pour ne retenir qu'une de ses configurations possibles et donc un – ou un nombre très limité – de ses devenir possibles.

C'est un tel plenum que j'ai voulu montrer ici en profitant de l'opportunité qui m'a été donnée d'interviewer Dona Maria au moment où elle se trouvait dans son parcours.

\*

L'entretien était arrivé à son terme et Dona Maria m'a reposé la question pour la troisième fois. Je lui ai répondu qu'elle devait accomplir les promesses : « Cela ne fait pas de mal, ce ne peut faire que du bien ». L'engagement conditionnel que je lui

proposais n'était nullement méprisant envers la *bruxa* consultée ou « ces choses » en général. Au contraire, cette attitude, je l'avais rencontrée plusieurs fois chez des clients de *bruxos* avec qui je m'étais déjà entretenu et pour qui les choses s'étaient plutôt bien passées. En tout cas je *devais* une réponse à Dona Maria et celle-là m'a semblé être la bonne réponse.

Nous sortions de la maison seigneuriale lorsque Dona Maria s'est arrêtée. Elle m'a dit d'un ton décidé qu'elle allait accomplir les promesses. En me regardant dans les yeux, elle a répété la formule que je venais d'employer. Nous avons échangé un bref sourire et nous sommes allés rejoindre les autres personnes qui se trouvaient dehors.

### Résumé

Cet article entreprend la présentation et l'analyse d'un entretien avec une femme portugaise sur un désordre dont elle souffre et sur le processus thérapeutique dans lequel elle se trouve engagée. L'entretien a été réalisé dans le cadre d'une enquête de terrain sur le domaine de la *bruxaria*, un système thérapeutique traditionnel au Portugal. Loin d'être un effet de surface qu'il faudrait écarter pour mettre à jour la véritable nature du problème, le langage de la *bruxaria* est inhérent au désordre en question et constitue le champ de virtualités culturelles dans lequel il peut être défini et pris en charge. L'article explore l'orientation à l'intérieur de ce champ de virtualités culturelles du processus thérapeutique considéré et de ses protagonistes.

### Abstract

This paper presents and comments an interview with a Portuguese woman about a disorder that afflicts her and the therapeutic process she is engaged in. The occasion for this interview was a field research on the domain of *bruxaria*, a traditional therapeutic system in Portugal. Far from being a superficial cultural layer masking the true nature of the underlying disorder, the language of *bruxaria* is inherent to it and constitutes the field of cultural potentialities in which that disorder may be defined and taken in charge. This article explores the orientation of the therapeutic process and of its actors inside that field of cultural potentialities.